

LA MUSIQUE

DEUX PIÈCES BIEN FRANÇAISES : L'AMOUR MASQUÉ ; LE HULLO

Deux pièces musicales, à cause de leur agrément, de leur élégance et de leur esprit, viennent d'être fort bien accueillies par le public. Leurs qualités sont de celles que l'on donne, à bon droit, comme les plus caractéristiques de la musique française au théâtre. L'une de ces deux pièces, aussi bien, a pour compositeur un maître renommé de la musique légère, M. André Messager ; et l'autre est l'œuvre d'un musicien encore jeune, mais qui a donné de grandes espérances au théâtre, M. Marcel Samuel Rousseau.

* * *

M. André Messager, dans l'*Amour masqué* que représente le théâtre Edouard-VII de M. Alphonse Franck, a pour collaborateur un de nos auteurs comiques les mieux doués, M. Sacha Guitry. En unissant leurs fantaisies dans une « comédie musicale », tous deux se sont proposé, non pas d'étudier des caractères ou de suivre les péripéties logiques d'une intrigue, mais bien de nous montrer d'aimables personnages de convention, ainsi que jadis le faisait la comédie italienne.

Dans l'*Amour masqué*, on voit comme une série de masques.

La jeune première, c'est *Elle*.

Elle n'a pas de nom ; *Elle* a vingt ans, elle est belle, elle a deux amis qui l'aident à vivre luxueusement.

L'un est un *Baron*, semblable à tous les barons riches qui ont une petite amie ; l'autre est un fantasque indien, un Maharadjah, qui ne sait pas un mot de français, et qui utilise comme interprète, dans ses aventures galantes, un respectable membre de l'Institut.

Evidemment, *Elle* s'ennuie, malgré ses colliers de perles et ses manteaux de zibeline ou de chin-chilla. Car le luxe n'est rien sans l'amour. Or, une photographie la trouble et lui apporte de nouveaux désirs : ce beau jeune homme, oui, elle voudrait le rencontrer !... Par bonheur, on annonce une visite : serait-ce *Lui* ?... Hélas, il a quarante ans et un peu de ventre, et les tempes grisonnantes. Mais pourquoi son regard rappelle-t-il celui de la photographie ?

On cause. *Elle* raconte ses rêves ; et *Lui*, un peu vexé d'avoir vieilli depuis qu'on a fait son portrait, promet de lui faire connaître son fils et de l'amener, le soir même, à la fête qu'elle donne pour ses vingt ans.

Evidemment, il ne dit rien à son fils ; il vient lui-même. Il est masqué ; et il a encore tout ce qu'il faut pour donner plus que des illusions. *Elle* aussi est masquée ; et même, pour que ses deux amis la laissent tout à fait libre, elle se donne deux remplaçantes : ce sont ses femmes de chambre, habillées comme elle, et masquées.

Si bien que le *Baron*, aveugle comme tout amoureux, s'esquive avec une soubrette ; et que le Maharadjah, aveugle *idem*, s'esquive avec l'autre, mais se laisse ravir par le membre de l'Institut. Quant aux deux héros, *Elle* et *Lui*, ils n'ont plus qu'à filer le parfait amour.

Une telle fantaisie, qui ne s'attarde pas à chercher la vérité ou la vraisemblance, est rendue charmante et séductrice par l'esprit primesautier et par la verve gaminante qu'y apporte, sans aucun effort, M. Sacha Guitry. Les cabrioles du dialogue, les coupes goguenardes des vers extrêmement libres, les traits et les pointes des couplets, jaillissent sans interruption, et maintiennent le spectateur dans la gaieté palpitante, claquante, bon enfant, qui convient à cette comédie de masques.

On connaît l'art et la finesse de M. André Messager. Comme dans sa délicieuse *Véronique*, il a montré de l'entrain, et même de l'esprit — de l'agrément et même de la grâce — de la facilité et même de l'élégance.

Musicien parfaitement maître de son art, nourri de toutes les musiques, dominant les ressources de plus d'un style et jouant avec virtuosité des richesses ou des subtilités de l'orchestre, il a pu réussir une partition qui semble improvisée, et qui l'est sans doute, mais qui prouve une extraordinaire culture musicale.

Les auditeurs des opérettes usuelles, où la musique est si violemment outragée, seront séduits par la verve, et ne remarqueront pas l'art exquis de ce véritable maître. Quant à ceux qui aiment le style et la grâce, ils trouveront aussi de quoi admirer. Après avoir souri, après avoir ri de tout leur cœur, ils n'auront pas à rougir d'une offense faite à la musique. Même dans ses pages bouffes et dans ses parodies, et jusque dans son « tango chanté », cette partition porte la marque d'un artiste impeccable.

L'*Amour masqué* est fort bien mis à la scène, et même très bien chanté. On regrette que M. Sacha Guitry, qui peut tout oser puisqu'il réussit

toujours, n'ait pas essayé de nous donner l'illusion du chant. M. Darmant, avec beaucoup de charme, murmure la chanson du Maharadjah ; Mlle Marthe Ferrare et Mlle Marie Dubas sont deux servantes qui méritent bien d'être maîtresses ; M. Urbain et M. Maurel sont adroits et comiques.

Quant à Mlle Yvonne Printemps, sa voix est d'une souplesse et d'une fraîcheur délicieuse ; elle chante comme une cantatrice, mais reste jeune et naturelle : elle est l'apparition de la jeunesse même.

* * *

Le Hulla, que l'Opéra-Comique représente avec un succès marqué, a pour auteurs M. André Rivoire et M. Marcel Samuel Rousseau.

Tous les lettrés apprécient plus d'un livre et plus d'une œuvre théâtrale de M. Rivoire. Ils ne peuvent avoir oublié ni le *Bon Roi Dagobert*, ni *Berthe aux grands pieds*, ni tant de poèmes qui semblent réaliser le programme que Sainte-Beuve, à ses débuts, indiquait par ces mots : « l'élogie d'analyse ».

Quant à M. Marcel Samuel Rousseau, prix de Rome en 1905 et professeur au Conservatoire de Paris, il a déjà prouvé ses dons de musicien de théâtre dans le *Tarass-Boulba* que représenta naguère le Théâtre-Lyrique.

Le Hulla nous entraîne dans un Orient de légende et de conte.

Voici l'intrigue. Le jeune et riche Taher vient de répudier sa femme. Il la regrette, car il est marié depuis peu. Il voudrait même la reprendre. Or une vieille coutume exige que la femme ainsi répudiée ne soit reprise par son mari qu'après avoir été épousée par un mari intérimaire : celui-ci est appelé un « hulla ».

Donc Taher, comme on achète un remplaçant, se procure un hulla. La noce a lieu : festins et danses... La nuit, quand le hulla est introduit auprès de l'épousée, il la reconnaît. Oui, c'est elle qu'il aimait depuis longtemps ; oui c'est lui qu'elle aimait depuis toujours !... Si bien que tous deux ne veulent plus être séparés.

Mais ce hulla n'est qu'un mendiant, et le riche Taher cherche à s'en débarrasser... Par bonheur, le roi de ces contrées voyage incognito. Il s'intéresse aux deux époux qui s'aiment ; et bientôt tout s'arrange pour le mieux.

Tel est le résumé de cette aimable fable. Elle est présentée avec beaucoup d'adresse scénique ; elle est écrite dans une langue dont on apprécie la souplesse et la pureté ; enfin, de-ci de-là, de jolis artifices de métrique ou encore des rimes capri-

cieuses et milliardaires, rappellent que le poète est vraiment un maître ouvrier.

La partition de M. Marcel Samuel Rousseau offre pour caractéristiques l'élégance et la clarté. L'auteur s'est proposé de rendre à la mélodie vocale l'importance qu'elle mérite.

Il n'a pas cru, en symphoniste de théâtre, devoir se libérer des motifs conducteurs. Ils offrent, en effet, plus d'un avantage et permettent une juste économie des idées ; il faudrait de l'audace pour rompre avec un usage établi depuis quelque quarante ans. L'auteur renforce même ce système ou du moins le rend plus étroit : un même motif, pour mieux s'affirmer, revient de préférence dans le même ton et avec les mêmes timbres. Mieux vaudrait, évidemment, qu'il fut assez caractérisé pour ne pas redouter la variété tonale ni la diversité des timbres de l'orchestre.

Il faut féliciter le musicien d'avoir employé la couleur orientale avec un tact fort avisé. Après tant de musique russe, les compositeurs ont de l'orientalisme plein les mains : c'est donc agir en artiste que de ne pas faire étalage de ces richesses trop faciles.

La sobriété voulue de l'orchestre, sa transparence et sa fluidité font valoir les dessins vocaux. Le style de l'œuvre est moderne, mais sans aucune de ces audaces outrancières qui sont parfois le faux semblant de l'originalité.

Cela n'empêche pas M. Samuel Rousseau de manier vigoureusement, quand il le veut, les multiples ressources de la masse orchestrale. Presque toutes les fins d'actes sont éclatantes. Elles produisent d'autant plus d'effet qu'elles succèdent à des scènes qui semblent se dérouler dans une grisaille frêle et argentée.

Cette œuvre est mise à la scène de la meilleure manière : on y retrouve le bon goût auquel les spectateurs de l'Opéra-Comique nous ont accoutumés. La distribution vocale mérite de grands éloges. M. Charles Friant prête au rôle du Hulla une voix facile et bien conduite. Mme Yvonne Brothier chante en bonne musicienne, et son timbre est d'une pureté délicieuse. M. Audoin prouve des moyens dramatiques ; M. Azéma et M. Lafont donnent du relief à leurs rôles. Enfin un court divertissement fait valoir des étoffes chatoyantes dans un paysage lumineux.

Adolphe BOSCHOT.